

Ilana RAMCHAR

TU M'ATTENDAIS

Je pars. Je cours presque en traversant la route. Je n'ai pas pris le temps de verrouiller les portes. Ils sont seuls dans la maison silencieuse.

Ce soir, nous nous sommes déchirés, affrontés, disputés. Et comme en litanie, les mots ont été dits. Attendus, rassurants, comme un lien entre nous.

Je vais le plus droit que je peux vers la plage de sable. J'enjambe les oyats, je piétine les herbes. Je marche vers les dunes qui en marquent la fin.

Et puis, je suis monté dans le salon du haut, pour lire, pour m'occuper, pour dire quelques mots aux enfants, pour m'apaiser. Ils étaient immobiles, allongés sur leur lit.

Le sable fin, sec et doux dérobe chaque pas que je fais. L'ascension est pénible. Et puis vient le sommet et le vent de la mer qui s'étend à bâbord et se heurte à tribord.

Je ne leur ai rien dit. Ils m'avouèrent plus tard que ces jours là ils avaient peur et tous les deux faisaient semblant de dormir pour n'avoir rien à dire aux questions qu'on se posait toujours.

La nuit est là depuis bientôt une heure et les étoiles qui montent de la mer, disputent encore leur place au soleil disparu. Mes yeux se plissent pour mieux fouiner dans cette obscurité trop froide.

Pour rien, pour presque rien. Moi je disais le monde et toi tu voulais plus. Quelques phrases de chacun pour bien nous démarquer. Nos combats rituels, absurdes et nécessaires.

Je te cherche déjà avant d'être arrivé. Je ne suis qu'à moitié de la longue descente de la dune vers la grève. Tu seras là. Je le sais, je le veux. Où serais tu sinon ? La mer s'est retirée. Nous avons tout l'espace.

Assise sur ta chaise, appuyée sur la table, tu jettes ton regard. Moi, debout, je peste, je marche et j'ai le corps qui claque. Exagéré, comme je sais l'être quelque fois.

J'aperçois maintenant les crêtes blanches des vagues qui parsèment la mer. J'entends le bruit de l'eau qui crisse et se répand avant de revenir se fondre à l'océan. Incursion sur la terre. Immémoriale caresse indifférente.

Tu ne me réponds pas. Tu veux et puis c'est tout. Je n'ai pas à savoir, ni pourquoi ni comment. Tu auras tout puisque tu as toujours su faire céder. Mais je rugis encore et je sais résister au bonheur d'être à toi.

Je cherche une ombre sous les lueurs si faibles. Tous les reflets accrochent mon regard. Je poursuis ton fantôme, je cherche ton halot. Je vis encore le rêve où c'est toi qui m'éveilles.

Et puis, comme toujours, je suis redescendu pour retrouver tes yeux, te glisser tout le long de mes mains et t'emmener en promenade.

J'ai le cœur aux mille coups. J'ai peur. Je sais que tu es là quelque part. Depuis toujours je sais que je te trouverais. Depuis toujours je continue de t'inventer, mais tu ne cesses de me tromper en te montrant toujours un peu plus belle qu'hier.

Tu es partie sans rien emporter. Ton pull est sur la chaise. Ton bol et ta serviette abandonnés. Tu peux tout sacrifier quand tu n'a plus à conquérir.

Je te vois, presque immobile sur le bord de la mer. Tu me tournes le dos. J'ai le corps qui tréssaille. Tu regardes très loin. Tu attends que la vie se déroule et t'emporte au passage.

J'ai pris ton pull et je suis parti, très vite, c'est à dire vers la mer, comme toi. Impatient. J'avais envie qu'on se rejoigne. Je redoutais d'être en retard.

Je tourne autour de toi en un grand cercle de pas, avec les

yeux rivés jusqu'à ton ombre. Tu n'as même pas bougé la tête.
Tu sais bien que c'est moi. Tu m'attendais.

- J'ai crains que tu aies froid.
- Un peu, c'est vrai.
- Tiens prends-le. C'est le pull que tu aimes bien
- Merci. C'est gentil d'y avoir pensé.
- Attends, je vais t'aider.
- J'ai eu un peu peur toute seule.
- Tu trembles encore.
- J'ai les chaussures pleines de sable.
- Moi aussi.
- Le mieux c'est de marcher pieds nus.

Et nous nous en allons, mon bras sur ton épaule, le tien contre mon corps. Ta tête sur ma poitrine, ma joue dans tes cheveux et deux chaussures dans nos mains libres.

Nous nous parlons de tout. Amoureux éternels qui cherchons sans arrêt ce que nous espérons et que nous tenons l'un et l'autre.

Septembre 1999

Post-scriptum

- Mais non, pas les chaussures ...